
La fortification napoléonienne en Espagne

L'exemple du château de Gibralfaro (Málaga) en 1810-1812

Jean-Marc Lafon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rha/6877>

ISBN : 978-2-8218-0526-2

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 7 décembre 2009

Pagination : 87-100

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Jean-Marc Lafon, « La fortification napoléonienne en Espagne », *Revue historique des armées* [En ligne], 257 | 2009, mis en ligne le 28 octobre 2009, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6877>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

© Revue historique des armées

La fortification napoléonienne en Espagne

L'exemple du château de Gibralfaro (Málaga) en 1810-1812

Jean-Marc Lafon

- 1 La fortification napoléonienne dans la péninsule Ibérique répondait à des enjeux spécifiques¹, contrôle des noyaux urbains, quadrillage du terrain et constitution de points d'appui sûrs pour les troupes d'occupation, bases pour une future et éventuelle pacification « *en tache d'huile* ». « *Car partout en Espagne, dans les villes comme dans les hameaux, il faut aux Français un refuge où ils peuvent dormir à l'abri des poignards.* »² Or, ces objectifs divergeaient de la pensée stratégique de l'Empereur, focalisée sur la concentration des forces et l'offensive (et donc le seul usage de colonnes mobiles en matière de contre-guérilla, suivant le modèle, explicite et constamment prôné dans sa *Correspondance*, de la pacification de l'ouest vendéen et chouan). Elle se montrait, par conséquent, hostile à l'idée d'établir un front défensif ou même un réseau de postes.
- 2 Pour l'Andalousie, il fallait y ajouter une situation géopolitique des plus exposées. Le littoral, émaillé de bases insurgées ou anglaises (d'ouest en est, Ayamonte, Cadix et l'île de León, Tarifa, Gibraltar, ainsi que Marbella, jusqu'à sa prise en décembre 1810) était l'objet des opérations navales alliées. De surcroît, l'armée anglo-portugaise constituait une menace permanente à l'ouest ; il fallait aussi se défier, dans une moindre mesure, de la 5^e armée espagnole, basée à Murcie et équipée grâce aux magasins de l'arsenal de Carthagène. Enfin, la guérilla harcelait les communications dans la Manche et s'efforça très tôt de soulever les populations méridionales³. Le général en chef de l'armée du Midi l'avait bien perçu : « *Nous étions condamnés à une surveillance générale et constante sur une immense circonférence, et à une petite guerre de détail dans toutes les directions* »⁴ ; et son programme de fortifications devait y répondre. Or, le dépôt de la Guerre ne possédait d'autres plans de places fortes méridionales que ceux de Cadix, Gibraltar et Málaga. En outre, le manque de personnel se faisait sentir, puisque le corps du génie dépendant de l'armée du Midi ne comprenait que 2 933 hommes, dont seulement 229 affectés au 4^e corps⁵, qui avait la charge des réalisations les plus ambitieuses, le blocus de Cadix excepté.

- 3 Les réalisations du génie en Espagne et son activité quotidienne restent méconnues, si l'on excepte les quelques images liées aux sièges de Saragosse, Gérone, etc. ou les deux rapports, très techniques, publiés par le colonel Lamare sur les opérations de l'armée du Midi en Estrémadure (sièges et défenses d'Olivenza et Badajoz ⁶). Très récemment, une biographie particulièrement fouillée du général Rogniat ⁷, maître d'œuvre des différents sièges entrepris par Suchet à travers l'Aragon, la basse Catalogne et le Levant entre avril 1810 et janvier 1812, a permis de combler certaines de ces lacunes. Reste que l'ouvrage classique de Philippe Prost sur la fortification napoléonienne n'étudie que des exemples pris en Italie du Nord, en Belgique ou sur le littoral atlantique français. Même si elle aborde un panel plus étendu, la thèse récente de Slawomir Swieciochowski n'envisage pas de cas espagnols ⁸. Mais on doit surtout signaler, outre un article de Luis Francisco Martínez Montiel concernant les transformations opérées dans la Chartreuse de Séville ⁹, les travaux de Juan Carlos Castillo Armenteros consacrés à la mise en défense du château de Jaén ¹⁰. Ils démontrent l'intérêt d'employer l'archéologie au service de l'histoire contemporaine. Je me suis efforcé de l'imiter dans cette étude de cas ébauchée dans ma thèse ¹¹, mais à partir seulement de sources archivistiques françaises ¹² et d'une brève visite des lieux, en août 2002. Par ailleurs, les travaux français furent également rapportés par un espion insurgé, l'officier du génie Joaquin Ferrer y Amat, en 1811 ¹³, même si ses renseignements, par nature, étaient nettement plus sujets à caution.
- 4 Il me faut enfin remercier diverses personnes : Jesús Maroto et Francisco Luis Díaz Torrejón pour leur aide constante et leur apport de documents ou d'études impossibles à trouver en France, qui ont permis d'enrichir et d'actualiser ce travail, ainsi que François Di Marco, qui en a réalisé les schémas à l'écran, à partir de mes croquis.

L'intérêt stratégique nouveau de Málaga

- 5 Málaga disposait d'un port vaste et abrité, que les travaux poursuivis durant le siècle des Lumières rendaient capables d'accueillir jusqu'à 400 bâtiments de commerce et 10 vaisseaux de ligne, selon l'estimation du diplomate Jean-François de Bourgoing ¹⁴. L'occupant envisagea très tôt d'y développer la course, d'abord par quelques initiatives isolées, puis en faisant appel, à partir de juin 1810, au réputé corsaire niçois Joseph Bavastro. Dans l'esprit de Soult, il s'agissait non pas d'une entreprise commerciale, mais d'une possibilité non négligeable d'approvisionnement de l'armée d'occupation. Bâtiments et matériel naval saisis devaient servir à l'équipement des flottilles françaises organisées dans la baie de Cadix ou profiter à de nouveaux corsaires et une part des cargaisons (notamment grains, salaisons, textiles, etc.) contribuer aux fournitures de l'armée. Enfin, une part substantielle – et bien supérieure aux règlements impériaux en vigueur – du produit de la vente du restant serait versée dans la caisse de l'armée du Midi. L'histoire de cette activité reste cependant à faire, et j'ai l'intention de m'y consacrer, après une première tentative de « *microhistoire* » ¹⁵.
- 6 Le port de Málaga représentait surtout la principale interface de la province méridionale. En effet, le maréchal Soult avait pris conscience des insuffisances, notamment vivrières, de l'agriculture andalouse ¹⁶, que le recours aux négociants trafiquant avec les royaumes barbaresques traditionnellement pourvoyeurs de grains et de bétail comme la maison Grévinée (originale de Liège) devait compenser. La ville de Tarifa, située au point le plus resserré du détroit (14 km de mer jusqu'au Maroc),

était la mieux placée pour ces navettes avec le Maghreb, mais son importance fut longtemps sous-estimée. Et quand on en prit conscience, ses fortifications rénovées, la ténacité de sa garnison – 2 500 hommes aux ordres du colonel Manuel Dabán –, l'appui tactique d'une escadre anglaise et des pluies torrentielles, noyant les travaux d'approche et embourbant l'artillerie de siège, empêchèrent sa prise par les hommes de Victor en décembre 1811-janvier 1812.

- 7 Dès lors, le port de Málaga, rouvert le 28 juin 1811 sur les instances conjuguées du préfet, le comte de Casa Valencia, et du consul français Proharam, permettait d'approvisionner l'armée du Midi. La nécessité de tenir fermement cette ville n'en était que plus grande ; elle fut réaffirmée par Soult à son gouverneur, Maransin, en mars 1812. En outre, elle contrôlait le débouché de la route d'Antequera, vers Séville et Grenade, récemment achevée et seule adaptée au passage de l'artillerie, *a fortiori* de siège¹⁷. La défense de cette voie stratégique et de ses défilés, en particulier la *Boca del Asno*, fermée par une batterie¹⁸, avait été vainement tentée par les habitants soulevés au début de février 1810, durant la facile conquête des provinces méridionales.
- 8 Depuis l'époque musulmane, Málaga disposait sur sa bordure orientale d'un puissant complexe fortifié, avec l'*Alcazaba* (XI^e siècle) et le château de Gibralfaro (XIV^e siècle). Ces deux forteresses étaient protégées par une double enceinte de maçonnerie et reliées entre elles par une caponnière – au sens primitif du terme, communication protégée – à flanc de colline. Pour le reste, la ville restait ouverte, jugée indéfendable par les divers ingénieurs chargés de l'aménagement de son port au siècle des Lumières (Bartholomé Thurus, Pedro d'Aubeterre, Jorge Prospero Verboom¹⁹), suite à son urbanisation anarchique²⁰. De fait, l'enceinte, obsolète et en partie écroulée, avait été complètement rasée en 1786²¹.
- 9 Les moyens de défense se concentraient donc autour du port, avec les batteries établies sur les môles et au-dessous de l'*Alcazaba*²², mais ils ne se montaient, en 1714, qu'à 98 canons, dont un quart se trouvaient démontés et donc inutilisables²³. À l'ouest, le fort de San Lorenzo, situé à l'embouchure du Guadalmedina, tombait en ruines, alors qu'il était jugé encore en bon état en 1762²⁴ ; il fut démantelé sur ordre de Godoy²⁵. De même, l'*Alcazaba* avait vu son rôle défensif nettement amoindri, à la fin du XVIII^e siècle, par la construction du monumental bâtiment des Douanes, qui lui masquait les approches du port, et elle se trouvait depuis à l'abandon, pratiquement ruinée. Quant à la forteresse de Gibralfaro, établie sur une hauteur (132m), elle constituait une position clé, dont l'assise rocheuse interdisait toute approche par mine et par sape et les escarpements défiaient l'escalade au nord comme au sud. Un détail du plan levé par Chambaud souligne son site stratégique, tant pour la protection de la ville que pour celle du port.
- 10 Pourtant, elle ne pouvait alors tenir qu'une place secondaire dans cette tâche : les Espagnols ne l'avaient dotée que d'une artillerie insignifiante. En 1762, Antonio Maria Bucarelli notait d'ailleurs le délabrement de l'enceinte comme des tours, qu'il jugeait « *muydesmantelados e indefensos* »²⁶. Un autre signe indéniable de ce désintérêt persistant fut l'installation dans le château du lazaret de San Luis, qui accueillit des prisonniers français pestiférés durant la *Guerra Grán*²⁷ avant de servir lors des épidémies postérieures de fièvre jaune, en 1803-1804. Et de fait, annonçant son intention d'occuper la place conformément au désir de Soult, Sébastiani avouait ses réticences en reconnaissant qu'elle était ruinée²⁸. Du reste, elle n'avait pas reçu de

garnison durant l'évacuation temporaire de la ville en mars 1810, et le général Berton dut disperser les insurgés qui s'y étaient tant bien que mal retranchés le 19²⁹.

Rénovation et transformation de Gibralfaro

- 11 Le capitaine Chambaud fut chargé du projet comme de la plupart de ceux concernant la préfecture de Málaga³⁰, enceintes d'Osuna, Estepa, Teba, Antequera et Alora, ainsi que la transformation du couvent d'Alhaurín el Grande au début de 1812. Ses efforts se focalisèrent donc sur cette position à l'importance durablement méconnue par les Espagnols. Son objectif était d'y abriter une garnison de 1 000 à 1 500 hommes qui seraient maîtres de la ville, des approches du port comme du débouché de la route d'Antequera³¹. La comparaison des deux plans s'avère éloquente sur l'ampleur des modifications apportées à la forteresse sous sa direction. Elles sont rendues par la figure suivante. Le renouvellement, tant pragmatique que structurel, de l'enseignement du génie à l'École de Metz depuis la Révolution, prévoyant axes d'attaque et emplacements d'artillerie de l'assiégeant, s'y manifestait de façon flagrante³².
- 12 Les travaux commencèrent à la fin mai 1810. Dans un premier temps, les murs et les tours – notamment celle flanquant l'angle nord-ouest du saillant oriental, entièrement reconstruite – furent restaurés, au niveau des banquettes de tir (enceinte extérieure) et des parapets (enceinte intérieure). Les portes furent renforcées, et la caponnière fermée à la gorge d'un mur crénelé. Un canon placé en arrière prenait en enfilade le sentier qui y donnait accès par une poterne ouverte en 1725.
- 13 Puis l'ensemble fut réaménagé afin de pouvoir affronter dans les meilleures conditions les deux menaces envisageables, un assaut par brèche dans le secteur vulnérable du nord-est, dominé par les hauteurs de San Cristóbal et de Balsain, et un bombardement naval par des galiotes à bombes. La seconde hypothèse paraissait à la fois la plus probable et la plus redoutable, si l'on se rappelait qu'il n'avait pas fallu une heure de feu à une escadre anglaise pour détruire totalement les fortifications bastionnées de l'île d'Aix à l'automne 1757³³. En outre, la suprématie navale anglaise sur le littoral de la péninsule était totale, puisqu'il n'y avait pas de marine *josefina*. Sur les terrasses de plusieurs tours, on monta des pièces de campagne ; et trois batteries lourdes furent installées à l'intérieur, dont une aux deux étages du donjon mis à l'épreuve des bombes. Les mortiers équipant les deux autres pouvaient être tournés, à volonté, vers le littoral ou les coteaux. Trois canons isolés, enfin, furent placés sur le chemin de ronde et au sommet des tours du nord-est.
- 14 À l'extérieur, plusieurs ouvrages de terre damée, avec revêtement de maçonnerie, furent ajoutés. Du côté de l'ouest, une batterie octogonale doublée d'un fossé, à la base d'une tour avancée, contrôlait la ville, tandis que l'orient se voyait renforcé par une série de travaux. Une lunette doublée de fossés et pourvue d'artillerie interdisait l'approche du segment le plus exposé de l'enceinte. Elle se prolongeait en contrebas par une puissante batterie côtière, étagée sur le plateau. Cette dernière fut surtout équipée d'un four à rougir les boulets. Les autorités impériales étaient pleinement conscientes de l'importance de cette variété de projectiles, « *arme défensive type, bombe à neutron de l'époque* »³⁴. Elles avaient diffusé, sans doute en 1811, une brochure imprimée de 6 pages, *Instruction sur le tir à boulets rouges et service des fourneaux et grils destinés à les faire rougir*, qui décomposait méthodiquement les diverses tâches et détaillait l'outillage nécessaire³⁵. Cinq personnes étaient essentielles au bon fonctionnement d'un four, le

chef de feu, le tiseur, le dégraisseur de boulets et deux servants. On pouvait de la sorte « tourner contre la mer deux pièces de 36, sept pièces de 24 et [trois de] 12, deux de 8 et quatre mortiers, artillerie suffisante »³⁶. En effet, « compte tenu du mouvement permanent des navires et du meilleur déploiement de l'artillerie à terre, on dit qu'un canon à terre vaut trois canons sur l'eau »³⁷.

- 15 Jouissant de cette position dominante, disposant de boulets rouges, la puissance de feu de Gibralfaro contrôlait désormais les approches du port sur une distance de 2 500 à 5 000 m, il est vrai sans grande précision à cette portée maximale³⁸. Elle rendait très risquée toute attaque navale directe. En « visiteur » forcé mais curieux, Lord Blayney put s'en convaincre durant sa captivité. Reconnaisant que les informations espagnoles pêchaient par excès d'optimisme, il concluait ainsi : « En un mot, elle était en état de soutenir un siège assez long contre une armée trois fois plus forte que la garnison [soit au moins 6 000 assiégeants]. »³⁹ Sur l'avis de Sébastiani, une tour semi-circulaire, en maçonnerie, pourvue de 3 canons (7 pour Ferrer y Amat) et d'une citerne, devait être construite au sommet du *Cerro de Balsain* ; elle abriterait une garnison de 50 à 60 hommes et communiquerait avec la place par une double caponnière. Enfin, après la première des offensives infructueuses de Ballesteros sur Málaga durant 1812, le périmètre défensif inclut le massif donjon de l'*Alcazaba*, à l'extrémité sud de la caponnière, qui fut pourvu de deux canons et d'une citerne.
- 16 L'intérieur de la place fut également adapté aux besoins de la garnison suivant les normes nouvelles de la guerre de siège. Une poudrière fut aménagée dans la salle inférieure du donjon, aux murs et aux voûtes renforcés ; et une autre dans les lices, à l'endroit le moins exposé, vraisemblablement dans le nord-ouest. Les deux citernes, d'une capacité de 100 m³ chacune, furent curées et rejointoyées. Le puits fut débarrassé des débris qui l'encombraient, mais la source captée n'avait qu'un faible débit, selon Chambaud. On édifia plusieurs fours à pain. Des logements furent également construits, peut-être à partir d'éléments préexistants comme la mosquée/chapelle, ainsi qu'une caserne blindée⁴⁰, la seule qui serait utilisée en cas de siège, mais qui ne pouvait abriter que cent hommes. Implantée face au principal point d'attaque, bastionnée et crénelée, elle devait également servir de retranchement interne. On amassa dans les magasins deux mois de vivres pour 2 000 hommes. Le plus gros des travaux devait être achevé en septembre 1810⁴¹.

Le financement des travaux

- 17 En recoupant divers registres financiers de l'armée du Midi, j'ai pu estimer à environ 5 % de son budget le poids des divers grands travaux accomplis durant l'occupation⁴². C'étaient principalement l'aménagement du Guadalquivir, la poursuite de l'extraction de divers minerais (plomb de Linares, mercure d'Almadén...), le développement d'une industrie militaire à Séville, Grenade et Cordoue, la construction d'une flottille dans la baie de Cadix, et le programme de fortifications. Seuls les trois premiers ont pu donner lieu à une évaluation chiffrée⁴³ ; il n'existait pas de mentions similaires pour les fortifications.
- 18 Cela s'explique assez bien. Une dépêche adressée au chef de bataillon du génie Émy fournissait ainsi un « gros plan » des sommes destinées à la fortification de l'Alhambra – et accessoirement à celle de Málaga – entre septembre et décembre 1811⁴⁴, provenant de la caisse de l'armée du Midi. Ainsi, 8 000 francs étaient envoyés pour les travaux de

décembre, en rappelant l'envoi le 8 novembre, de 16 400 francs pour ceux d'octobre et de 8 883 pour ceux de novembre, ainsi que de 2 500 autres à consacrer à la réfection de la route entre Grenade et Guadix. Parallèlement, Chambaud était censé avoir reçu 9 000 francs pour les travaux de Gibralfaro durant octobre et novembre. Il s'agissait donc de mandats d'importance très variable se succédant irrégulièrement au gré des disponibilités financières immédiates, indices d'une comptabilité erratique plutôt que d'un financement véritablement calculé.

- 19 En outre, l'exemple d'Alhama (préfecture de Grenade), où il était question d'établir des thermes militaires, apporte un éclairage supplémentaire. Le dossier conservé dans les archives du génie comporte en effet un devis détaillé des travaux envisagés : la municipalité devait supporter deux tiers des frais estimés à 38 235 francs, alors que ses fonds étaient quasiment épuisés ⁴⁵. S'il est représentatif, il semble plus que probable que ces mandats ne couvraient qu'une part mineure des dépenses mises en œuvre et que les ressources locales, en plus des contributions ordinaires et extraordinaires imposées par l'occupant, devaient en assurer le plus gros. Or, ce procédé est également attesté pour Écija, qui dut verser plus de 22 700 *reales* pour la défense de ses abords au printemps 1811, puis plus de 175 000 autres pour l'établissement d'un réduit fortifié au cœur de la ville durant l'été ⁴⁶. Il avait d'ailleurs été généralisé par les autorités impériales, y compris aux dépens d'alliés. L'extension du système fortifié de Dantzig (Gdansk) dépassa ainsi le budget de 2 280 000 francs alloué par le Trésor et nécessita de puiser dans les fonds de la ville et de fondre la majeure partie de son orfèvrerie sacrée ⁴⁷.
- 20 Dans ces conditions, retards et fractionnements des paiements étaient fréquents et s'expliquaient aisément. Ils étaient particulièrement flagrants pour le programme de fortification de la préfecture de Málaga, qui ne prenait pourtant en compte que trois places essentielles, Gibralfaro, Fuengirola et Marbella. Durant l'été 1811, l'arriéré de ces travaux de réparation/modernisation se montait à 111 857 *reales* et 17 *maravedis* (respectivement 15 037, 28, 19 963, 17 et 83 956). Soult, prenant conscience de ce retard des paiements lors d'un séjour dans la ville portuaire, réclama sa liquidation sous quatre mois ⁴⁸. Ce même document affectait 76 550 *reales* à l'établissement de retranchements autour de Málaga, que la municipalité devait payer sur ses fonds. Était cependant mentionnée la possibilité de soustraire cette somme du produit de la saisie de marchandises anglaises de contrebande. Est-il besoin de préciser qu'une telle éventualité tenait presque du miracle ?
- 21 En revanche, il apparaît certain que le travail forcé joua un rôle essentiel dans la réfection de la forteresse. On y affecta des bagnards racolés par les insurgés dans les présides africains et qui préférèrent rallier un port contrôlé par les Français, et plus généralement des délinquants politiques ou de droit commun. On peut le déduire d'un échange de lettres entre le chef de bataillon Bellange, chef d'une colonne mobile opérant dans le district de Vélez-Málaga, le préfet José Cervera et le ministre *josefino* de la Justice, Manuel Romero, en juin 1810 ⁴⁹. Recevant l'ordre d'affecter un certain Francisco Gomez, natif d'Alhaurín el Grande, à ces travaux, le préfet réagit vivement auprès de Madrid : « *Ce n'est pas la première fois que par un procédé identique, divers citoyens furent condamnés à un sort similaire, et ce n'est pas là l'unique sanction qu'aient l'habitude d'infliger les chefs militaires français, sans autre procès ni formalité, voire sans qu'on connaisse les délits en cause.* »

- 22 Du reste, cette pratique semble avoir été assez générale en Andalousie. Pour avoir dissimulé la présence d'une bande près de Torres, Miguel Gutierrez fut condamné à un mois de travaux forcés à la réfection du château de Jaén, et Juan de Ortega le fut à deux semaines, pour participation à une rixe⁵⁰. Suspectés de recel, Francisco Fernandez, Juan de Alva et Manuel Ruiz (ces derniers mineurs) durent également renforcer les défenses du château de Vélez-Málaga⁵¹. Je n'ai donc pu évaluer le montant des frais de la réfection du château de Gibralfaro. La réponse, si elle existe, se trouverait probablement dans les archives municipales de Málaga, peut-être dans les *Actas capitulares*. Pour le médecin Mendoza y Rico⁵², les dépenses occasionnées par les travaux se montaient à plus de 15 000 *reales* par jour entre le 25 mai et le 11 octobre 1810, date à laquelle ils n'étaient pas encore totalement achevés, soit un minimum de 1 620 000.

Gibralfaro répondit-il aux attentes françaises ?

- 23 Deux Espagnols proches des insurgés mirent en doute la valeur des aménagements français. Pour le premier, un médecin de la ville, il démontrait « *jusqu'à l'évidence l'incurie de l'ingénieur et des officiers français qui en étaient responsables* » ; il signalait, – preuve inattendue de fierté nationale ? – que des artilleurs espagnols avaient dû pallier ces lacunes⁵³. Ses principales critiques concernaient l'emplacement et la disposition des batteries. Observateur plus autorisé, José Ferrer y Amat y voyait surtout une manœuvre psychologique, visant à terroriser la population. Car plusieurs défauts, selon lui, diminuaient son intérêt stratégique : présence de hauteurs dominant la forteresse à portée de canon, ainsi que de ravins facilitant l'approche d'assaillants, prédominance des batteries à tir fichant et mortiers mal placés, enfin, absence de bâtiments blindés et de réserves d'eau⁵⁴.
- 24 En fait, le rapport de Chambaud avait pris en compte la plupart de ces paramètres, comme le montrait l'orientation des principales batteries et la mise en défense du *Cerro de Balsain*. D'autre part, hisser des pièces de siège sur le *Cerro de San Cristóbal* impliquait d'y aménager une rampe, les deux sentiers conduisant au sommet étant sous le feu de la forteresse. Les *Serranos* ne disposaient ni des connaissances poliorcétiques ni des pièces nécessaires. Ils possédaient bien quelques canons, surtout affectés à la défense de Casares, mais il s'agissait de pièces dépareillées, trophées nobiliaires, vestiges des quelques *Atalayas* du littoral encore en service ou même de bâtiments naufragés. Ils étaient surtout impropres à faire une brèche, du fait de leur petit calibre (4 pièces de 2,4 ; de 3,3 ; de 4,2 ; de 6,1 ; de 8 et 2 obusiers)⁵⁵. En démolissant la contrevallation espagnole de San Roque, les forces britanniques de Gibraltar avaient récupéré son artillerie ; depuis, elles se refusaient obstinément à en fournir à de simples paysans, contrairement à la poudre et aux munitions⁵⁶. Ainsi, l'attaque par voie terrestre sembla longtemps illusoire, jusqu'à la formation de la 6^e armée espagnole, en août 1811, par le général Ballesteros. Même volonté de prévention, pour le souci porté à l'approvisionnement en eau.
- 25 En revanche, le point faible des installations était leur vulnérabilité aux bombes et aux obus. Maransin en était pleinement conscient et s'efforça de l'atténuer en renforçant les murs de plusieurs milliers de sacs de terre et de saucissons⁵⁷. Mais Gibralfaro n'eut jamais à affronter ce danger, ni même par une attaque concertée entre des troupes espagnoles et des vaisseaux de ligne venus de Gibraltar ou de Cadix. Sans doute parce

que la marine anglaise avait été échaudée par l'échec du débarquement à Fuengirola en octobre 1810 et le manque de coopération des *Serranos*⁵⁸. Par ailleurs, l'analyse de la puissance de feu de la place attestait des progrès réalisés, malgré quelques lacunes et divergences. Il est à noter, ainsi, que Chambaud, contrairement à Ferrer y Amat, ne détaille pas l'armement des batteries défendant le port.

- 26 De plus, la dotation par pièce était loin d'être négligeable, autre critère de l'importance attachée à Málaga par les autorités militaires impériales⁵⁹. Même si le quota de 500 coups fixé par Sénarmont pour les parcs d'artillerie devant Cadix et Badajoz n'était atteint qu'à deux reprises – on a vu combien ces chiffres étaient optimistes – la dotation était entre 2 et 16 fois supérieure à celle de Grenade, selon les calibres. Il en va de même pour sa part dans l'ensemble des munitions en dépôt en Espagne, notamment pour les calibres supérieurs (36, avec 56,25 % des réserves) et intermédiaires. Les servants étaient également jugés en nombre suffisant par Sénarmont. Ils étaient fournis par la division étrangère du 4^e corps, avec des compagnies badoises, hessoises et polonaises pour l'artillerie à pied. Ils se montaient à 251 hommes, officiers compris, en mai 1810, plus quelques auxiliaires espagnols⁶⁰. Car il semble logique de supposer que l'artillerie à cheval (61 Hollandais) et le train (92 Hessois et Badois, 68 Polonais) devaient accompagner les troupes en opération.
- 27 Ce système fut encore renforcé lors de la réouverture des activités portuaires en juin 1811, avec le stationnement permanent d'une chaloupe canonnière, dépendant du lieutenant-général de marine Pedro de Obregón, à l'entrée du port, et la reconstitution de l'enceinte urbaine par le capitaine du génie Chambaud. En effet, le principal responsable des aménagements urbains et portuaires de la ville à la fin de l'Ancien Régime, le capitaine de frégate (et commandant du génie) Joaquín María Pery, quoique très courtisé par l'administration *josefina*, avait refusé de s'en charger⁶¹. Les extrémités des principales rues de la ville furent soit définitivement murées, soit fortifiées⁶². Il ne s'agissait pourtant là que de mettre la ville à l'abri d'un coup de main, car elle demeurait difficilement défendable contre une attaque planifiée.
- 28 De fait, l'échec du siège de Tarifa, en janvier 1812, sembla marquer un tournant, au moins à l'échelle du littoral andalou. Désormais, l'initiative appartenait aux alliés. Les troupes de Ballesteros, longtemps sous-estimées par leurs adversaires, firent preuve d'une audace croissante. Elles battirent notamment les forces de Maransin lors du combat de Cartáma. Parallèlement, en réponse à un ordre de la Régence, une petite escadre anglaise bloqua le port, à partir de mai, interceptant presque totalement les exportations de vivres venues des pays neutres, pour l'essentiel des royaumes barbaresques et des États-Unis. L'activité des corsaires cessa de même. Les Anglais, dûment prévenus des dangers d'une attaque directe, tentèrent même une attaque par surprise, la nuit du 29 avril, qui révéla les failles du dispositif français. Le bilan de cette action fut l'enclouage des pièces des batteries protégeant le port, dont la garnison avait pris la fuite, et la capture de deux bâtiments corsaires (la *Méditerranée*, armateur et capitaine Séraphin Seriollo, et le *Diablotin*, armateur Jean-Baptiste Leclerc⁶³), ainsi que d'une de leurs dernières prises. Pour Mendoza y Rico, faisant preuve d'un certain optimisme, « *cette surprise abattit fortement les Français, leur interdisant toute navigation* »⁶⁴.
- 29 Dès lors, seul Gibalfaro offrit un refuge sûr aux Français et à leurs partisans. D'Héralde rapporta comment, à deux reprises, la garnison dut s'y réfugier. Elle fut suivie des vestiges du 6^e de ligne *josefino* (environ 300 hommes, aux ordres du colonel Francisco Enríquez), de 120 membres de la garde civique – pour leur majorité, des résidents

français et italiens, s'il faut en croire Proharam⁶⁵ –, et de quelques femmes compromises⁶⁶. Car la ville, même « fermée », avait été notamment occupée le 14 juillet, à la grande joie d'une majorité de ses habitants. Mais comme la forteresse tenait rues et places sous son feu, et que la garnison ne cessait d'opérer des sorties audacieuses, les hommes de Ballesteros durent évacuer Málaga sans tarder. Une ultime preuve de l'importance désormais attachée à cette position par les Français fut la décision d'en ruiner totalement les installations lors de l'abandon définitif de l'Andalousie. L'artillerie lourde fut enclouée, les citernes comblées, les emplacements de batterie arasés⁶⁷. Enfin, le donjon de l'Alcazaba fut détruit par un fourneau de mine.

Conclusion

- 30 Les travaux impériaux eurent des résultats globalement satisfaisants. Cette ville, la seule de quelque importance à avoir tenté de résister à l'invasion du printemps 1810, demeura paisible durant l'occupation. Il ne s'y produisit aucune révolte, concertée ou non avec les petits paysans des montagnes environnantes. Même les citoyens patriotes durent en convenir, en décrivant l'apathie persistante des habitants⁶⁸, qui leur semblaient durablement traumatisés par le sac ordonné par Sébastiani en mars 1810. Mendoza y Rico souligna par ailleurs que s'y développa précocement un influent parti de collaborateurs. Le journal de ce dernier démontre combien l'ambiance était tendue entre « Blancs » ou « *partisans du cheval blanc* » (appellation des patriotes, dont il ne fournit pas l'origine) et « Noirs », partisans des Français. Ces derniers s'étaient rangés derrière l'occupant, s'enrôlant dans diverses formations paramilitaires (garde civique, cavalerie de la côte, guides, etc.) en nombre conséquent⁶⁹, créant une loge maçonnique. Par là, il y a bien une dimension de guerre civile au sein de la guerre d'Indépendance, trop longtemps négligée par les historiens, espagnols comme hispanisants.
- 31 Je crois avoir démontré en outre l'importance stratégique que représenta la possession de Málaga pour l'armée du Midi. Le développement de la course y atteignit des proportions non négligeables. D'après mes recherches, les corsaires armés à Málaga firent 76 prises entre juin 1810 et juillet 1812 ; le raid nocturne britannique d'avril 1812 visait avant tout à neutraliser cette menace constante contre la navigation, sans y parvenir totalement. Comme il fallait s'y attendre, cette activité profita essentiellement aux intérêts militaires. En outre, son trafic portuaire permit, alors que la disette menaçait, de fournir une part importante de ses besoins alimentaires, bien évidemment prioritaires par rapport à ceux des habitants. On peut la mesurer grâce aux registres de la commission maritime, conservés au Quai d'Orsay. Les vivres débarqués entre janvier et juin 1812 comprenaient, pour les seules céréales et légumineuses, 1 287 arroses de riz et 600 de haricots secs, 5 730 quintaux castillans de farine et 22 de semoule, 4 948 fanègues de froment, 9 989 d'orge, 720 de maïs et 50 de millet. Elles constituaient alors 72,8 % du montant total des importations, avec un pic de 83,9 % durant le premier trimestre de 1812⁷⁰.
- 32 On peut d'ailleurs prolonger l'analyse, en comparant les résultats atteints à Málaga aux travaux de fortification réalisés sur le littoral cantabrique, en particulier pour protéger les ports de Santander et de Santoña, dont l'importance géopolitique tenait une place bien supérieure dans l'esprit de Napoléon. En effet, ces places permettaient de soutenir l'axe majeur de pénétration des forces impériales dans la péninsule Ibérique et de fournir leurs besoins logistiques par une voie plus sûre que des routes exposées au

harcèlement constant des guérilleros. En cas de retraite, elles constitueraient également des noyaux défensifs retardant l'avance ennemie vers les Pyrénées ou menaçant leurs communications. Or, nous savons que Santoña disposait, en janvier 1812, de 51 canons (20 de 36, 13 de 24, 11 de 18, 2 de 16 et 5 pièces de campagne), soit une puissance de feu nettement supérieure à celle de Gibralfaro. Cependant, il n'y avait alors ni mortiers ni obusiers, et seulement 60 servants, provenant de la 4^e compagnie d'artillerie de marine ; de surcroît, la position de Santander s'avérait indéfendable ⁷¹.

- 33 Enfin, cette étude de cas fournit quelques pistes de recherches sur des thèmes encore mal connus du conflit, rôle du génie impérial en Espagne, maîtrise du littoral (dont Soult semble avoir mieux perçu la dimension essentielle en Andalousie que Suchet, parangon de la pacification française en Espagne, dans le royaume de Valence) face aux menées alliées, contrôle de la population, vie quotidienne dans une cité occupée, etc. Elle participe ainsi au renouveau historiographique consacré à l'entrée, tumultueuse, sanglante et trop souvent différée, de l'Espagne dans l'ère contemporaine.

NOTES

1. HERRERO PÉREZ (J. V.), « La guerra de fortaleza en el periodo napoleónico, 1795-1815 », *Revista de Historia Militar*, 91, 2001, p. 129-158 ; LAFON (J.-M.), « Les fortifications napoléoniennes en Espagne (1808-1814). Innovations tactiques, impasse stratégique? », *Revue du souvenir napoléonien*, 439, 2001, p. 19-28.
2. ODOARDS (Fantin des), *Journal du général...*, Paris, Plon, 1893, p. 279.
3. DÍAZ TORREJÓN (F. L.), *Guerrilla, contra guerrilla y delincuencia en la Andalucía napoleónica (1810-1812)*, Lucena, Fundación para el Desarrollo de los Pueblos de la Ruta del Tempranillo, 2004, I, p. 202.
4. SOULT, *Mémoires. Espagne et Portugal*, Paris, Hachette, 1955, p. 192.
5. AN (Archives nationales), AFIV 1630², *Situation de l'Armée du Midi au 1^{er} février 1811*.
6. LAMARE (J.-B. H.), *Relation de la seconde défense de Badajoz en 1812*, Paris, Gosse, 1821 et *Relations des sièges et défenses d'Olivenga, de Badajoz et de Campo Mayor en 1811 et 1812*, Paris, Anselin & Pochard, 1837 (1^{re} édition 1825).
7. COLSON (B.), *Le général Rognat, ingénieur et critique de Napoléon*, Paris, Économica, 2006, p. 241-302.
8. PROST (Ph.), *Les forteresses de l'Empire. Fortifications, villes de guerre et arsenaux napoléoniens*, Paris, Éditions du Moniteur, 1991 ; et SWIECICHOWSKI (S.), *Fortifications napoléoniennes des villes portuaires : leur stratégie, tracé, architecture et conséquences urbaines à Gdansk et en Europe*, thèse sous la direction de P. Pinon, Paris VIII, 1999, qui s'intéresse, pour la Méditerranée, aux cas d'Ancône, Corfou, Gênes, La Spezia, Raguse, Trieste, Venise et Zara.
9. MARTÍNEZ MONTIEL (L. F.), « De monasterio a cuartel: la fortificación de la Cartuja de Sevilla durante la Guerra de la Independencia », *Archivo Hispalense*, 238, 1995, p. 137-148.
10. Notamment : CASTILLO ARMENTEROS (J. C.) & DEL C. PÉREZ MARTÍNEZ (M.), « De castillo medieval a fortificación francesa. El castillo de Santa Catalina (Jaén) durante la Guerra de la Independencia », *III Jornadas sobre la batalla de Bailén y la España contemporánea. La Guerra de la Independencia. Perspectivas desde Europa*, universidad de Jaén, 2002, p. 171-238. Sur le même plan, on peut aussi

citer : PASTOR MUÑOZ (F. J.), « El reducto francés de Somosierra. Perspectivas arqueológicas », *Researching & Dragona*, 5, 1998, p. 100-103.

11. *Le paradoxe andalou (1810-1812). Contre-insurrection, collaboration et résistances dans le midi de l'Espagne*, thèse soutenue à l'université de Montpellier III, le 18 octobre 2004, sous la direction de J. Maurin, p. 493-502. Il en existe une version concentrée publiée aux éditions du Nouveau monde, 2007, sous le titre *L'Andalousie et Napoléon. Contre-insurrection, collaboration et résistances dans le midi de l'Espagne (1808-1812)*.

12. SHD/DAT (Service historique de la Défense/département de l'armée de Terre), archives du génie [dorénavant AG], XIV, Málaga, *Mémoire sur les travaux exécutés en 1810 au fort de Gibralfaro*, œuvre du capitaine Chambaud. Le dossier comporte un croquis du fort côtier de El Marqués, un plan espagnol antérieur de Gibralfaro, deux cartes françaises (défenses du port/vue générale de la ville, avec les fortifications réalisées en 1810 et 1811 en grisé), ainsi qu'une coupe et une élévation de la tour d'artillerie isolée projetée sur le Cerro de Balzain.

13. PÉREZ-FRÍAS (P. L.), « Informes sobre la situación y defensas de ciudades malagueñas en la Guerra de la Independencia: Málaga y Ronda », *La Guerra de la Independencia en Málaga y su provincia (1808-1814)*, M. Reder Gadow & E. Mendoza García (coord.), Diputación de Málaga, 2005, p. 517-526. Rapport reproduit par M. Olmedo Checa, *Miscelánea de documentos históricos urbanísticos malacitanos*, Ayuntamiento de Málaga, 1989, p. 141-145.

14. BOURGOING (J.-F.), *Tableau de l'Espagne moderne*, cité par B. & L. Bennassar, *Le voyage en Espagne (Anthologie des voyageurs français et francophones, XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, R. Laffont, 1998, p. 411.

15. LAFON (J.-M.), « Entre fortune de mer et déboires terrestres : la course française à Almeria (1810-1812) », *Course, corsaires et pirates en Méditerranée XV^e-XX^e siècles*, Société française d'histoire maritime, Toulon, (sous presse).

16. SOULT, *Mémoires...*, op.cit., p. 263.

17. GOZALBES CRAVIOTO (C.), « Los Caminos de Málaga en la Guerra de la Independencia (zonas de Antequera, Valle del Guadalhorce y costa occidental) », *La Guerra de la Independencia en Málaga...*, op. cit., p. 107-135, p. 112. Une pièce de siège pesait entre 2,4 et 3,7 tonnes selon son calibre, d'après : PIGEARD (A.), *Dictionnaire de la Grande Armée*, Paris, Tallandier, 2002, p. 63.

18. C. Gozalbes Cravioto en propose le plan, des coupes, une photographie aérienne et une reconstitution informatique, *ibid.*, p. 132-133.

19. Le corps du génie avait été organisé en avril 1711 en Espagne, à partir d'éléments flamands et français : MUÑOZ CORBALÁN (J. M.), *Los ingenieros militares de Flandes a España, 1691-1718*, Barcelona, Ministerio de Defensa, 1990, 2 vol.

20. CABRERA PABLOS (F.), *El puerto de Málaga a comienzos del siglo XVIII*, universidad de Málaga/Diputación Provincial, p. 119-121 et 225.

21. CABRERA PABLOS (F.), « La estructura militar malagueña en el proyecto de Jorge Prospero Verboom (1722) », *El Mediterráneo: hechos de relevancia histórica-militar y sus repercusiones en España. V Jornadas Nacionales de Historia Militar*, Sevilla, 1998, p. 876.

22. On en comptait deux proches de l'Alcazaba, deux sur le môle oriental, San Felipe (en fer à cheval) et San Luis (circulaire, à l'entrée), alors que celle de la Reine, sur le môle occidental, n'avait été qu'ébauchée.

23. CABRERA PABLOS (F.), *El puerto de Málaga...*, op.cit., p. 221-222, pour les emplacements et les calibres.

24. BAREA FERRER (J. L.), « La defensa de la costa del reino de Granada a mediados del siglo XVIII », *Anuario de Historia moderna y contemporánea* (Granada), 1975, p. 38.

25. *Ibid.*, p. 245.

26. BAREA FERRER (J. L.), « La defensa de la costa del reino de Granada a mediados del siglo XVIII », *Anuario de Historia moderna y contemporánea* (Granada), 1975, p. 37.

27. VILLAS TINOCO (S.), « Repercusiones iniciales de la Revolución Francesa en Málaga y Melilla », *Repercusiones de la Revolución Francesa en España*, Madrid, universidad Complutense, 1990, p. 389.
28. AN, 402 AP46, lettre de Sébastiani à Soult du 20 mai 1810.
29. BOUILLÉ (L. J. de), *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps*, Paris, A. Picard, 1911, III, p. 324-325.
30. Je n'ai retrouvé d'autres traces de cet officier du génie que l'avis de sa commission de démobilisation, le 25 mai 1816, il était alors en poste à l'armée du Nord. Source : SHD/DAT, 2 Ye 689. Pour les renseignements complémentaires : DÍAZ TORREJÓN (F. L.), « Estructura militar en la Ronda napoleónica », *Revista del Ayuntamiento de Ronda*, 2000, p. 31-43, note p. 43, et PÉREZ GONZÁLEZ (S.), « La Guerra de la Independencia en Alhaurín el Grande », *La Guerra de la Independencia en Málaga...*, op.cit., p. 545-562, p. 554-555.
31. *Mémoire sur les travaux exécutés en 1810 au fort de Gibralfaro*, op.cit., fol. 2.
32. SWIECIOCHOWSKI (S.), *Fortifications napoléoniennes...*, op.cit., p. 23-24.
33. PROST (Ph.), *Les forteresses de l'Empire...*, op.cit., p. 33.
34. GUILLERM (A.), *La pierre et le vent. Fortifications et marine en Occident*, Paris, Arthaud, 1985, p. 162.
35. Il en existe un exemplaire en AN, AF IV 1163.
36. CHAMBAUD, op.cit., fol. 8.
37. FAUCHERRE (N.), « Les bastions des mers », *Études rurales*, 133-134, 1994, p. 77-86, cité p. 77.
38. J'emprunte ces chiffres à S. Vautier, « Surveiller et défendre la littoral : l'exemple de la Seine-Inférieure et du Calvados sous le Premier Empire », *Défense des côtes et cartographie historique*, Paris, Éditions du CTHS, 2002, p. 105.
39. BLAYNEY (A.), *L'Espagne en 1810. Mémoires d'un prisonnier de guerre anglais*, Paris, L. Michaud, 1925, p. 34 (1^{re} édition, Londres, 1815).
40. Sur ce type de bâtiment, voir : SWIECIOCHOWSKI (S.), *Fortifications napoléoniennes...*, op.cit., p. 50-51.
41. Soult l'annonça à Berthier dans sa lettre du 19 septembre 1810, AN, AP 402 46.
42. LAFON (J.-M.), *Le paradoxe andalou (1808-1812)...*, op.cit., p. 522.
43. *Ibid.*, p. 519.
44. SHD/DAT, AG, XIV, Grenade, lettre adressée à Émy, le 26 novembre 1811.
45. SHD/DAT, AG, XIV, Alhama, lettre du général Léry à Émy, le 8 février 1812.
46. DÍAZ TORREJÓN (F. L.), « Écija napoleónica (1810-1812) », *Écija en la edad contemporánea. Actas del V Congreso de historia*, Ayuntamiento de Écija, 2000, p. 383 et 371.
47. SWIECIOCHOWSKI (S.), op.cit., p. 90-91.
48. AHN (Archivo Histórico Nacional), Consejos, 49613, ordre de Soult du 7 septembre 1811.
49. AGS, Gracia y Justicia, 1086, ordre de Bellange au préfet de Málaga du 2 juin 1810, et rapport de ce dernier à M. Romero, daté du même jour.
50. *Ibid.*, 1081, *Relación de Causas que se han determinado, y que se hallan pendientes, en la Junta Criminal Extraordinaria de Jaén*, 1^{er} mai 1812.
51. *Ibid.*, 1083, *Relación de Causas de Málaga*, 23 juillet 1811.
52. MENDOZA Y RICO (J.), *Historia de Málaga durante la Revolución Santa que agita a España desde Marzo de 1808*, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo y Academia Malagueña de Ciencias, 2003, p. 151.
53. *Ibid.*, p.151.
54. FERRER Y AMAT (J.), op.cit., p. 143-144.
55. *Expediente que comprobará los heroicos servicios hechos a la Patria por la Villa de Casares en la gloriosa sublevación de la sierra contra los franceses desde el año de 1810 hasta el presente*, Algeciras, Imprenta de J. B. Contillo, 1813, p. 40-41.
56. *Ibid.*, p. 43.

57. Lettre de Maransin à Soult du 10 mars 1812, in A. L. Grasset, *Málaga, provincia francesa...*, universidad de Málaga, 1996, p. 446.
58. BARKER (T. M.), « A debacle of the Peninsular War. The British led Amphibious Assault against Fort Fuengirola, 14-15 october 1810 », *Journal of Military History*, 64-1, 2000, p. 9-52.
59. AN, AFIV1163, états d'approvisionnement en munitions des places espagnoles n°5 et 6, du 1^{er} avril 1811.
60. AN, AFIV 1163, rapport de Sénarmont..., *op.cit.*, fol. 17 et 25. Sur ces contingents alliés, l'ouvrage de référence, du moins en français, reste celui de C. Sauzey, *Les Allemands sous les Aigles françaises*, Bade, Art et Science, 1953 (p. 59-127 pour leur participation au conflit espagnol).
61. CABRERA PABLOS (F.), « Joaquín María Pery, ingeniero de la Armada: Málaga (1808-1814) », *La guerra en el primer tercio del siglo XIX en España y América*, P. Castañeda Delgado (dir.), Madrid, Deimos, 2005, II, p. 401-422, p. 414.
62. AHN, *Consejos*, 49613, ordres de Soult du 8 septembre 1811.
63. Rapport de Maransin à Soult du 25 au 30 avril 1812 : GRASSET (A. L.), *Málaga, provincia francesa...*, *op.cit.*, p. 478.
64. MENDOZA Y RICO (J.), *op.cit.*, p. 212-213, et pour une reconstitution du raid : POSAC MON (C.), « Incursión británica contra la base corsaria de Málaga en la primavera de 1812 », *Jábega*, 64, 1989, p. 38-48.
65. Ses rapports du 16 juillet 1811 et du 17 février 1812 insistaient sur le fort absentéisme régnant parmi la garde civique espagnole, et le faible degré de confiance qu'elle méritait. Source : AAE (Archives des Affaires étrangères), correspondance consulaire et commerciale, Málaga, 17. On sait par ailleurs que Málaga fut une des rares villes espagnoles à fournir une garde civique « française », recrutée parmi les résidents étrangers.
66. HÉRALDE (J.-B. d'), *Mémoires d'un chirurgien de la Grande Armée*, Paris, Teissèdre, 2002, p. 181-182.
67. Lettre de Maransin à Soult du 29 août 1812. GRASSET (A. L.), *op.cit.*, p. 569.
68. MENDOZA Y RICO (J.), *op.cit.*, p. 138.
69. 5 000 hommes pour l'ensemble de la préfecture en novembre 1811 : LAFON (J.-M.), *Le paradoxe andalou...*, *op. cit.*, p. 283.
70. *Ibid.*, p. 549.
71. PALACIO RAMOS (R.), « El haz y el envés. La fortificación francesa de Santoña y Santander durante la Guerra de la Independencia », *Actas del III Congreso de Castellología ibérica*, Guadalajara, 2005, p. 915-930.

RÉSUMÉS

À la fin du XVIII^e siècle, l'essor urbain incontrôlé de Malaga avait rendu obsolète son enceinte et ses deux forteresses se trouvaient quasiment ruinées et désarmées. Des relations apaisées depuis peu avec le Maghreb et le déficit du Trésor justifiaient de consacrer la majorité des ressources disponibles à l'aménagement du port, entreprise toujours inachevée en 1810. Après la conquête impériale, Malaga redevint une place forte, comme nid de corsaires et principal poumon économique de l'Andalousie occupée. D'où les importants travaux effectués alors dans le château de Gibralfaro, afin de contrôler la ville ainsi que ses abords terrestres et maritimes. Dans

l'ensemble, cette forteresse remplit ce rôle, servant en outre de réduit défensif lors du printemps et de l'été 1812, face aux offensives du général Ballesteros.

Napoleonic fortification in Spain: the example of the castle of Gibralfaro (Malaga) in 1810-1812. At the end of the eighteenth century, the uncontrolled urban growth of Malaga had rendered its defenses obsolete, and its two forts were almost ruined and disarmed. The easing of relations recently with the Maghreb and the Treasury deficit justified devoting the majority of available resources to the development of the port, an enterprise still unfinished in 1810. After the imperial conquest, Malaga again became a fortified place, as a nest of privateers and the principal economic engine of occupied Andalusia. Hence the important works done in the castle of Gibralfaro, which sought to control the city as well as its surrounding terrain and water. On the whole, this fortress fulfilled this role, providing also reduced defenses during the spring and summer of 1812, against the offensive of General Ballesteros.

INDEX

Mots-clés : Espagne, fortification, Premier Empire

AUTEUR

JEAN-MARC LAFON

Agrégé et docteur en histoire, membre l'UMR 5609 du CNRS, il est actuellement ATER à l'université Montpellier III.